

ments suivent une politique complètement identique, ce qui n'aurait pu arriver si la méfiance (ont parlé M. Disraeli existait. Nos relations avec la France, a continué le ministre, sont aussi cordiales et amicales que cela est possible entre deux pays. Relativement à l'Italie, la France et l'Angleterre peuvent différer par quelques nuances à cause des conditions particulières de la question italienne, mais leurs sentiments généraux à l'égard de la péninsule sont identiques. Plusieurs circonstances rendent cette année exceptionnelle; mais l'année prochaine, le gouvernement et la Chambre pourront mieux juger de ce que doit être le budget.

Trieste, 2 mai.

Les lettres d'Athènes du 3 nous apprennent que la reine est complètement retablie d'une chute de cheval qu'elle avait faite le 30 avril. Le journal officiel publie les remerciements adressés par le roi à l'armée et à la marine pour leur attitude pendant les événements.

De nouvelles arrestations ont eu lieu à Athènes, Syra, Tripolizza et Nauplie.

Bruxelles, 8 mai, 11 h. du soir.

Depuis ce matin il n'y a pas eu de changement notable dans l'état de santé du roi.

Bruxelles, 9 mai.

La nuit n'a pas été mauvaise.

Vienne, 9 mai.

RAGUSE. — Un combat sanglant a eu lieu, le 6, aux bords du lac de Scutari. Les Monténégrins auraient perdu 700 hommes et les Turcs 600. Les Monténégrins s'avancent vers Nicksich.

FAITS DIVERS.

Une Anglaise, qu'on a su depuis être une veuve J... âgée de vingt-huit ans, originaire du comté de Norfolk, était descendue dans un hôtel, rue de Grenelle-Saint-Honoré, en compagnie d'un individu qui paraissait être son mari. Ils arrivèrent un appartement confortable, se firent servir un excellent souper, puis se couchèrent, après avoir dit que leurs malles et leurs bagages n'arrivaient que le lendemain.

Le lendemain matin, l'Anglais se disposait à sortir, lorsque le maître de l'hôtel l'arrêta en lui disant que puisqu'il n'avait pas d'effets pouvant répondre de sa solvabilité, il ferait bien de payer sa dépense. « Comment ! dit le voyageur, mais je vais précisément chercher nos malles afin de vous solder. J'ai l'intention de faire ici un assez long séjour. D'ailleurs, puisque madame reste chez vous, que pouvez-vous craindre ? »

Ces paroles dites avec aplomb ébranlèrent l'hôte, qui finit par laisser sortir le personnage. Peu d'instants après, on apporta une malles exorbitamment lourde à l'adresse de l'insulaire. On eut beaucoup de peine à la hisser jusque dans l'appartement de celui-ci. Une telle pesanteur parut suspecte au propriétaire de l'hôtel; il dit à la dame : maintenant que vous avez votre malles, je vous prie de vouloir bien me payer. « Oh! non, répondit-elle; je ne donne pas d'argent quand mon mari n'est pas là. »

Cette réponse confirma les soupçons de l'hôtelier, et il alla en faire part au commissaire de police du quartier des Halles. Ce magistrat fit ouvrir la malles, dont la dame avait précisément la clef sur elle. On n'y trouva qu'un pot de pomnade et des paves, enveloppées avec soin dans de vieux journaux.

La veuve J... a été aussitôt arrêtée; elle a refusé de faire connaître son complice, lequel, quoique parlant parfaitement français, se faisait passer pour Anglais. A la suite des constatations, l'inculpée a été conduite à la préfecture.

(Droit)

Sous ce titre : *Où peuvent conduire les entraînements d'un bon cœur*, le Droit rend compte en ces termes de l'affaire suivante :

« Le jeune Lesbel n'a que vingt ans; à sa bonne tenue, à son maintien modeste, on devine tout de suite qu'on a devant soi un jeune homme que le vice n'a pas encore corrompu. L'accuse appartient en effet à une famille honorable; il a fait ses études dans un des lycées de Paris. Il y a deux ans, il était admis dans les bureaux de la compagnie du chemin de fer du Nord, au service des titres. Il y était estimé de ses chefs, aime de ses camarades.

Au mois de février dernier, la compagnie constata que seize coupons d'actions avaient été par elle payés deux fois. Ses recherches amenèrent à constater que le montant de ces coupons avait été payé sur des bordereaux portant la fausse signature Le Duc. On se rappelle que Lesbel avait présenté des coupons pour en être payé, qu'il avait fait même la recommandation de n'en rien dire au chef de bureau; et puis il avait mal dissimulé un certain embarras.

Au premier mot qu'on lui en dit, le jeune accuse avoua sa faute. Devant la loi, la faute constituait le crime d'abus de confiance, de faux et d'usage de faux; car pour s'approprier la somme de 276 francs, il avait signé trois bordereaux d'un faux nom.

Devant le jury, Lesbel renouvelle ses aveux, mais en même temps il explique qu'il remettait tous les mois à sa mère la presque totalité de son traitement; qu'au mois de février, il avait eu connaissance de l'embarras dans lequel se trouvait sa pauvre mère, ayant à payer un petit billet de 450 fr. et menacée, faute de faire honneur à sa signature, de poursuite et de saisie de son mobilier. Lesbel avait remis en effet à sa mère, le 1^{er} février, la somme de 450 fr. se gardant bien de lui en dire l'origine.

Lesbel avait une vie ordonnée et labo-

riense; les soirées que lui laissait libres son emploi au chemin de fer, il les employait à faire des écritures qui lui rapportaient encore 30 fr. par mois.

Il y avait là des circonstances qui expliquaient et atténuait le crime; M^e Lachaud, à la prière d'un de ses confrères, s'était chargé, audience tenante, de faire valoir les considérations qui pouvaient appeler sur ce malheureux jeune homme l'indulgence du jury. M. Oscar de Vallee avait soutenu l'accusation.

Le succès du défenseur a été complet; le jury a rapporté un verdict de non-culpabilité.

A peine M. le président eut-il prononcé la formule d'acquiescement, qu'une voix s'éleva dans l'auditoire et cria: Merci!... C'était la mère du jeune accusé qui ne pouvait contenir son émotion et qui s'évanouissait.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

« Un crime a été commis hier à Vitry-sur-Seine. Les époux Q..., domiciliés rue d'Armetat, dans cette commune, vivaient depuis quelque temps en mauvaise intelligence et on les entendait assez fréquemment se quereler. Hier, une nouvelle discussion s'engagea entre eux sur un motif futile, et bientôt la dame Q..., qui s'était animée par degré, s'arma d'un couteau, se jeta sur son mari et lui porta en pleine poitrine avec cette arme un violent coup qui le renversa presque sans mouvement. Les voisins, mis en éveil par le bruit de cette scène, accoururent pour y mettre un terme, et en voyant le sang jaillir en abondance de la blessure du sieur Q..., ils s'empressèrent d'appeler un médecin, qui constata que cette blessure était très pénétrante et qu'elle intéressait les organes essentiels de la vie. Le docteur prodigua sur-le-champ les secours de l'art à la victime sans espoir de pouvoir la sauver; en effet, le sieur Q... succomba vers deux heures de l'après-midi. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Le commissaire de police de la commune se rendit sur les lieux au premier avis, et commença immédiatement l'enquête préliminaire. La femme Q..., interrogée par lui, s'étant reconnue sans hésiter l'auteur du meurtre, il la fit mettre sur-le-champ en état d'arrestation; et il procéda ensuite sans interrompre aux diverses constatations légales. »

Un effroyable événement, dit l'*Aigle* de Toulouse, a mis hier en émoi une partie de notre population. M. S..., peintre distingué de notre ville, dont nous avons eu plusieurs fois à louer les œuvres remarquables est monté fortuitement, vers cinq heures du soir, au sommet du clocher Saint-Sernin, et pendant près de dix minutes il est resté comme en contemplation sur la plus haute plate-forme, éclairée alors par les rayons du soleil couchant. Ceux qui d'en bas l'aperçurent le virent un moment disparaître, puis revenir au même point, et enfin se précipiter dans l'espace. Le corps est venu tomber sur la toiture qui recouvre la voûte du transept. Au bruit cause par cette chute, M. Esquie, architecte du département, qui faisait en ce moment l'inspection des travaux de restauration de l'église, MM. Jean Tremolières et Pardinet fils, entrepreneurs, ont immédiatement gravi la toiture, où ils n'ont trouvé qu'un cadavre effroyablement mutilé. Un livre et le chapeau de l'artiste ont été retrouvés dans la galerie du clocher. Le corps de M. S..., qui avait d'abord été déposé à la Morgue par les soins de la police, a été, dans la soirée, rendu à sa famille.

On parle d'une protestation qui serait prochainement signée à Londres, par l'élite des artistes lyriques et chorégraphiques, tendant à empêcher le Jockey Club de donner des noms d'acteurs à des chevaux de course, comme cela est arrivé à Rosati, Jenny Lind, Tamberlick, etc. On ne dit pas que les chevaux aient formé de demande reconventionnelle.

Nous lisons dans l'*Italie*, journal de Turin :

« Aujourd'hui, vers deux heures de l'après-midi, dit le *Movimento* du 1^{er} mai, un vol très-audacieux a été commis dans la maison de banque Parodi, située Strada Nuove.

Six inconnus, portant des sacs de voyage en bandoulière sont entrés à l'improviste dans les bureaux où se trouvaient environ dix commis et autres personnes.

Aussitôt entrés ils se sont armés de revolvers et de stylets, menaçant de tuer le premier qui élèverait la voix; ils ont garrotté et bâillonné tous ceux qui étaient dans les bureaux, ont ouvert la caisse et se sont emparés de toutes les valeurs qui s'y trouvaient. Ils sont ensuite partis comme ils étaient venus, laissant les commis dans l'épouvante et l'étonnement.

La somme volée s'élève à un million environ.

En sortant de la maison de banque, les voleurs ont pris les uns à droite, les autres à gauche, après toutefois avoir embrassé quelques-uns des commis. Étrange preuve d'amitié!

Aucun des malfaiteurs ne parlait le génois. La question a été aussitôt prévenue du fait, et il est à espérer qu'elle a pris les mesures opportunes.

On écrit de New-York, le 22 avril, à la *Gazette des Tribunaux* :

Il y a quelques jours s'est jugé à Woodstock (Illinois), un procès en divorce dans lequel figurait une des célébrités les plus populaires des Etats-Unis, le fameux pugiliste John C. Heenan, dont la rencontre avec Tom Sayers, le champion de l'Angleterre, produisit, voilà bientôt trois ans en Europe et en Amérique un si grand retentissement. M^{me} Heenan, une charmante

actrice, dans un moment d'enthousiasme, avait épousé le héros de nombreux et vaillants combats, et la malheureuse n'a pas eu à se louer de son mariage.

John Heenan est aussi inconstant qu'il est fort, et ce n'est pas peu dire. Joli garçon, intelligent et aimable, il obtint les plus brillants succès auprès du beau sexe. Ses infidélités avaient excité au plus haut point la jalousie de sa femme. Celle-ci qui aimait d'un amour ardent son mari, lui adressait sans cesse de violents reproches sur sa conduite désordonnée. Mais comme il arrive ordinairement en pareil cas, les choses, au lieu de s'améliorer, prenaient un caractère pire. John Heenan, irrité par ces scènes de violence, semblait, par esprit d'opposition, courir avec plus d'ardeur que précédemment les aventures galantes.

Si l'on en croit certains témoins qui ont déposé dans l'affaire, il ne se serait pas contenté de tromper sa jeune femme de la façon la plus scandaleuse. Cette dernière aurait été victime des brutalités de son mari. Dans maintes circonstances, elle aurait été mise à même d'apprécier la terrible puissance du poing de Heenan. Elle a donc été cruellement punie par où elle avait péché.

Désillusion! Pourquoi donnait-elle si follement son cœur à un homme dont tout le mérite consiste dans son prodigieux développement musculaire? L'avocat de Heenan l'a dit : un coup de poing de la part d'un pugiliste de profession n'a pas la valeur morale et légale qu'il peut avoir chez un autre homme. Il frappe par habitude et par instinct, et sa volonté est en quelque sorte étrangère à son action.

M^{me} Heenan, par faiblesse ou par bonté, eût certainement pardonné à son mari ses violences, et à ce sujet, elle eût accepté comme satisfaisante l'explication qui précède. Mais elle ne pouvait pas oublier ses nombreuses infidélités, et exaspérée à la fin, elle s'est adressée à la justice pour obtenir la dissolution d'une union qui lui avait coûté tant de larmes et de souffrances.

Les faits reprochés à Heenan par la partie plaignante ont été parfaitement établis. Le tribunal a accordé à sa femme le divorce qu'elle demandait. Son mari sera obligé de lui faire une pension alimentaire de 600 dollars par an tant qu'elle ne conviendra pas de nouvelles noces. Mais le juge qui présidait les débats lui a dit :

« Madame, vous êtes jeune et aimante, il n'est pas possible que vous acceptiez la triste expérience du mariage que vous venez de faire, comme une épreuve définitive. Tous les hommes ne sont pas des pugilistes et des malfaiteurs.

Cette déclaration galante du magistrat a été accueillie par les applaudissements enthousiastes de l'auditoire. M^{me} Heenan sourit et fit un gracieux salut au juge. »

VARIÉTÉS.

LE PARFAIT CONNAISSEUR OU L'ART DE DEVENIR UN CRITIQUE D'ART EN DEUX HEURES

IMITÉ DE L'ALLEMAND

PAR N. MARTIN.

Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

Arrivé aux divisions, aux subdivisions de la peinture, il donne carrière à sa verve caustique.

Les peintres qui, les premiers, ont pratiqué la peinture, n'eurent vraisemblablement jamais l'idée d'établir de telles subdivisions dans leur art. Il y a bien plutôt lieu de croire que ces distinctions plus ou moins subtiles ont été inventées par les seuls connaisseurs, pour leur commodité particulière et dans le but surtout de multiplier à plaisir les objets de leurs appréciations critiques. Quoi qu'il en soit, passons en revue ces différents genres.

Il faut ensuite la description des différents genres. Le genre historique surtout a sa grande part. Où finit le peintre d'histoire? Où commence le peintre de genre? Cette définition est non-seulement fine et amusante (comme on dit en peinture), mais très vraie. Ce chapitre mérite une attention toute particulière. Nous n'en citons qu'un passage pris au hasard :

La moderne peinture historique, du moins celle qui s'obstine à prendre ce nom, n'a pas une recette bien compliquée. A Paris comme à Dresde et à Berlin, on se borne à copier, un modèle vivant qu'on a soin de placer dans une belle pose, puis on lance cette étude dans le monde, après l'avoir baptisée d'un nom quelconque. Si, par exemple, le modèle est appuyé contre un pilier, on ne manque pas de lui décorer la poitrine et le ventre de quelques flèches, et on appelle le tout : Saint S. bastien. Le modèle est-il étendu sur le sol, c'est un héros rendant le dernier soupir. Les brigands, représentés endormis ou trop bien réveillés, sont également fort à la mode; mais ici encore, ainsi d'ailleurs que dans la vie, les grands voleurs, les véritables brigands, appartiennent seuls à l'histoire : on se contente de pendre les petits au clou de la peinture de genre.

Le paysage, la perspective, le portrait ont leur tour, et cette revue est émaillée d'appréciations aussi logiques que gaies et satiriques, pour les artistes comme pour le connaisseur.

Le peintre doit donc bien plus compter pour la vente, sur la vue que sur le paysage de composition savante, auquel font complètement défaut ces souvenirs, ces espérances, ces riants projets, etc., etc. Que nous importe, après tout, une contrée, un site, qui n'a jamais existé? Lorsque le paysage inventé est mauvais, il est dénué de toute valeur; la vue, au contraire, même en l'absence de tout mérite d'art, conserve encore une certaine valeur dans la réalité de l'objet représenté.

Si la connaissance de la perspective est une condition essentielle de la peinture en général, elle l'est surtout en ce qui concerne la peinture de paysage. Ce qu'on a dit avec toute raison du dessin, on doit le dire à aussi bon droit de la

perspective : c'est un art très-difficile; aussi, bien peu d'artistes y comprennent-ils quelque chose; quant aux connaisseurs, ils n'y entendent absolument rien. Aussi, quand il n'existe aucun moyen d'échapper à la nécessité d'exprimer un avis à cet égard, qu'on se borne à des généralités; qu'on dise, par exemple, que la perspective est très-nécessaire en peinture, et qu'il faut se garder avec soin de toute faute, de toute inexactitude sous ce rapport. Il y a la perspective aérienne et la perspective linéaire. La perspective aérienne est le changement de couleur que subissent les objets proportionnellement à leur éloignement du point d'où on les regarde. Un peintre, par exemple, qui donnerait à une montagne noyée dans les vapeurs de l'horizon la même couleur qu'à la montagne située à proximité de nos yeux, commettrait une faute grossière contre les lois de la perspective aérienne.

Si la perspective aérienne se rapporte aux modifications de la couleur; la perspective linéaire est relative aux changements des lignes. La perspective linéaire, voilà une grande et très-réelle difficulté! Elle exige une foule de connaissances très-positives. Le connaisseur fera donc sagement de ne pas s'y frotter, ou de n'y toucher que le plus légèrement possible. En général, comme je l'ai dit plus haut, qu'il se contente de deux ou trois mots, et qu'il choisisse les expressions les plus vagues. Voici, au surplus, quelques termes techniques qu'on peut utilement placer en pareil cas : lignes horizontales, lignes verticales, point de vue, horizon, lignes droites, lignes obliques, etc., etc. Cela suffit, et quiconque sait tirer résolument de son sac ces formules toutes faites, ne peut manquer de passer pour un connaisseur éminent en fait de perspective.

Quant aux critiques plus sérieux, ils puiseront en quelques heures dans le beau traité de perspective de David Sutter les notions les plus précises sur cette partie essentielle et fondamentale de l'art qui malheureusement est trop souvent négligée par nos jeunes artistes.

Le chapitre VI (*Esthétique appliquée*) est certainement le plus original, et plus d'un critique sérieux peut y puiser, malgré la forme libre et l'allure légère qui le caractérise. C'est là le véritable but de l'opuscule. En voici un passage qui a son cachet :

J'ai lu, comme chaque part que le célèbre Vaucanson, dont, comme chacun sait, le fameux canard-mécanique mangeait, digérait et barbotait tout aussi bien qu'un canard naturel; j'ai lu, dis-je, qu'indépendamment de cette merveille, Vaucanson avait encore terminé un *connaisseur-critique-d'art* qui, s'il ne digérait pas aussi facilement que son canard, barbotait du moins avec la même perfection; c'était, comme on voit, un autre chef-d'œuvre presque vivant, un *connaisseur-critique* aussi parfaitement rendu au naturel que le canard. Dans la suite, après la mort de Vaucanson, il se serait même, paraît-il, émancipé au point de se faire décorer d'une foule d'ordres étrangers, et de jouir de la plus magnifique courtoisie comme connaisseur et comme critique; bref, personne ne se serait jamais avisé de le prendre, de le reconnaître pour ce qu'il était réellement, uniquement, pour un automate. — Mais je ne crois qu'on partie cette histoire.

Si l'art du connaisseur ne consiste qu'en phrases, il ne faudrait cependant pas regarder avec mépris une science dont les phrases seraient le seul fondement : une bonne phrase est incontestablement chose précieuse. Rien ne me serait plus facile que de faire ici défilier les arguments victorieux à la louange des bonnes phrases; je me bornerai à citer cette sentence d'un critique qui fait autorité en Allemagne, du très-honorable juge-de-peace Robert Schaal : « De bonnes phrases sont et furent assurément de tout temps fort recommandables. » Quelques mots maintenant sur la manière de se servir de cette phraseologie.

Elle renferme des phrases de toute sorte, phrases avec jugements et phrases sans jugements; jugements avec louange et blâme, comme aussi sans blâme ni louange : pures critiques, critiques mitigées; purs éloges, éloges mitigés; tantôt avec développements et commentaires, tantôt à l'état concret; ici sous la forme d'impressions, là sous l'air plus solide et plus ému de sentiments. Bref, on en trouvera pour toutes les situations, pour tous les besoins et pour tous les goûts.

Le chapitre VII renferme la *phraséologie du connaisseur*.

Ici il faut tout lire : Quelques citations incomplètes ne peuvent donner une idée de ce qu'il y a d'originellement vrai dans cette réunion de phrases qu'on entend à toutes les expositions, qu'on lit dans toutes les critiques. Là est la véritable critique des critiques.

Nous ne pouvons citer que quelques paragraphes :

« 2. — « Ce tableau est fort mauvais. »
Remarque : A-t-on réellement envie de dire du mal d'un tableau, il est toujours aisé d'atteindre ce but. Sa critique rencontre-t-elle un contradictoire, un habile homme saura bien trouver un expédient. Il y a, au surplus, des procédés très-ingénieux et souverains pour persister dans une première critique, en s'éloignant, par exemple, de motifs de la force de celui-ci : « On aura beau dire, ce n'est certainement pas aux divines créations de Raphaël que l'on pourrait vouloir sérieusement comparer une pareille peinture, etc. »

« 3. — Plus on contemple ce tableau, plus on en doit admirer l'énergie, le dessin net et ferme, l'harmonieuse et chaude couleur. »

« 4. — A propos de cette toile, on ne peut que répéter exactement ce qui a été dit au sujet de la précédente. »

Remarque : On ne saurait trop recommander l'emploi de cette formule, quand on n'a rien de particulier à dire. On peut d'ailleurs lui donner une variante, celle-ci, par exemple : « 5. — A propos de cette toile, on ne peut que dire exactement le contraire de ce qui a été dit au sujet de la précédente. »

Remarque : A l'aide de ces deux phrases, si on sait adroitement y introduire certaines nuances, on pourrait, au besoin, passer en revue toute une exposition; seulement, il serait alors essentiel (qu'on ne l'oublie pas) de commencer invariablement non pas par le premier tableau, mais par le second.

« 22. — Dans ce tableau, l'artiste réunit l'énergie et la grâce fondante de la couleur, le moelleux, la bravoure et la légèreté du pinceau. Son œuvre se recommande en outre par une composition pleine de goût, non moins que par une distribution fort intelligente de la lumière et du clair-obscur. »

Remarque : Moelleux, bravoure, légèreté, sont des attributs que le pinceau affectionne tout particulièrement. On parle de la bravoure,

de la hardiesse et de la légèreté d'un pinceau, de même que, dans un sens opposé, on dit un pinceau timide, inquiet, pour désigner une main peu sûre, et dont l'indécision trahit l'insuffisance de talent et de force. Suivant dit du pinceau : « Dans un sens figuré, on se sert de mot pinceau pour exprimer une grande partie de ce travail qui constitue l'art de peindre la peinture, comme on désigne généralement l'art d'écrire par l'instrument manuel de l'écrivain, par les mots de style (stylé) et de plume. C'est ainsi qu'au sujet d'un tableau dont l'énergie ou la grâce sera le caractère dominant, on dira : un pinceau énergique, un pinceau gracieux. »

« 90. — Un des rares tableaux d'histoire, et qui, par l'ordonnance non moins que par l'exécution, rappelle l'école florentine. Les figures sont bravement dessinées, les draperies exécutées avec simplicité et grandeur. Le Christ, d'une noble attitude, est plein d'expression. Il convient de louer le soin qu'a pris l'artiste de dédaigner les voies battues, comme le prouve son Christ, dont les cheveux sont taillés à la Titus. C'est évidemment un signe des efforts persévérants de cet éminent génie pour se frayer une route nouvelle. Saint Pierre est une création énergique; on pourrait néanmoins souhaiter à sa robe une couleur plus favorable. Saint Jean n'a l'air beaucoup trop âgé; on n'a pas l'habitude de se le présenter ainsi d'une aussi longue barbe. Saint Marc laisse à désirer sous le rapport de la couleur locale. L'idée qu'a eue l'artiste de donner à Judas des boucles d'oreilles, paraît aussi ingénieuse que profondément psychologique. C'est à ces petits détails, c'est à ces traits de cette sorte, qu'on reconnaît un artiste peinant. »

Il est impossible de bien faire comprendre, par ces découpures, ce que ce petit livre renferme d'esprit et de bon sens.

Le dernier chapitre (*L'idée d'un tableau*) est très remarquable.

Pour nous resumer, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre qui est une des plus charmantes éditions de Jules Tardieu (1). Un volume qui tient dans un portefeuille et que voudront avoir tous ceux qui iront visiter l'Exposition de Londres. E. S.

Rue de Tournon, 13, Paris, et au bureau du *Journal de Roubaix*.

BULLETIN FINANCIER.

9 mai 1862.

Le bilan de la Banque publié ce matin par le *Moniteur*, aurait suffi pour paralyser les bonnes dispositions de la spéculation, si déjà elles n'avaient été entravées par la réaction des deux dernières bourses et par l'absence d'affaires; le bilan, quoique peu satisfaisant au point de vue commercial, puisqu'il constate une diminution de 74 millions et demi dans le portefeuille, n'a donc produit que peu d'effet. Du reste, son résultat, connu depuis deux jours, était escompté par avance et on pourrait même lui attribuer la perte du cours de 71 fr. Conséquemment l'impression mauvaise étant déjà subie.

La Bourse d'aujourd'hui est nulle comme résultat, plutôt bonne que mauvaise cependant, malgré la légère baisse des cours, si l'on considère la fermeté de la rente en présence de l'incident à l'ordre du jour.

Le 3 1/2 % a ouvert à 70 80; il a fait au plus bas 70 72 1/2 et au plus haut 71 85; il ferme à 70 80 avec 10 c. de baisse sur hier.

Les primes restaient offertes et les écarts tendaient encore à s'amplifier.

Le Mobilier de 845 est descendu à 841 25, il ferme à 843 75.

Les chemins clôturent légèrement en baisse, mais non pas aux plus bas cours. Il y a donc eu reprise au dernier moment; c'est une nuance à constater qui caractérise parfaitement l'aspect du marché.

Le gaz parisien, qui fermait hier en hausse déjà très sensible à 1157 50, a atteint le cours de 1190 et ferme à ce cours.

L'emprunt italien était très tendu; il a touché 72 fr. et reste à 71 90.

Les consolidés sont arrivés avec 1/8 de baisse à 92 de 3/8 à 4/8, coupon détaché.

La cote de Vienne était sans changement.

Pour extrait : J. REBOUX.

AVIS.

Cors, yeux-de-perdrix, oignons, furitons, sont guéris en peu de jours avec le **TOPIQUE SAISSAC**. Il ôte la douleur de suite, fait tomber la racine. — 24,000 certificats et lettres de remerciements attestent son infailibilité. Paris, 18, rue Fontaine-Molière. Chez M. Guille, pharmacien, Grande-Place, 24, à Roubaix. 2965-9693

Foire de Roubaix

Continuation des représentations des **DOUZE TOUAREGS KABYLES**

et de la troupe des artistes français, italiens et anglo-américains, dans la grande loge située place de la Liberté.

La troupe de cinq nations sous la direction de M. Joseph Bracco, n'ayant plus que quelques représentations à donner avant son départ pour Anvers, se propose d'offrir au public de nouveaux exercices offrant les plus grandes difficultés.

Chant, danses, musique arabe par tous les Touaregs.

LE GRAND **CAFÉ-CONCERT** sous la direction de M. Pille, ancien directeur des cafés-concerts des Champs-Élysées de Paris. Est situé place Saint-Martin. **ENTRÉE LIBRE.** Tous les soirs, de 5 h. 1/2 à 11 heures, **CONCERT VOCAL** dans lequel on entend des artistes de grand mérite. Pour tous les articles non signés, J. Rebourg.